

Tual, Jean-Mathurin, naquit en 1890 à Naizin, dans le canton de Locminé. Ses parents, de pauvres journaliers, ne purent le laisser guère plus d'un an à l'école : à sa sortie, il savait tout au plus lire et écrire et c'est à peine s'il parlait quelques mots de français.

Après avoir travaillé dans les fermes de la région, il partit à 16 ans pour la Beauce. Très économe et désireux de s'instruire, au lieu d'aller au cabaret il suit les cours du soir, et, quand la conscription l'appelle au 41^e d'infanterie, à Rennes, au mois d'octobre 1911, son léger bagage lui permet de suivre le peloton. Il est libéré en novembre 1913, avec les galons de caporal, conquis depuis quelques mois.

Tual retourne alors au pays. Avec les modestes économies qu'il avait réalisées avant d'aller à la caserne, il loue une petite ferme à Kerguhé, commune de la Chapelle-Neuve.

Hélas ! huit mois sont à peine écoulés que la guerre éclate. Tual regagne le 41^e, à Rennes. Quelques jours après, il est sur les routes de Belgique, va jusqu'à Namur, puis c'est la désolante retraite jusqu'à l'Aisne.

Le 28 août, sous une grêle d'obus et de mitraille, il ramène dans les lignes françaises son lieutenant très grièvement blessé.

Le 22 septembre, à Craonne, Tual, qui fait partie des patrouilleurs, rêve d'un coup à faire. A soixante mètres il y a, dans la tranchée allemande, une mitrailleuse qui embête nos hommes ; il décide d'y aller voir. Le voilà parti, rampant dans les betteraves. Il trouve sur sa route le cadavre d'un

officier allemand, il le débarrasse de son revolver et d'une superbe jumelle. Plus loin, un blessé ennemi lui fait comprendre qu'il est là depuis plusieurs jours, avec une jambe brisée, et qu'il a soif. Le brave Tual retourne à sa tranchée, y dépose son revolver et sa jumelle, et porte à boire au Boche, sans souci du danger : « On est soldat, mais on n'est pas des sauvages », observe-t-il simplement.

Cependant, son plan est tracé. Mais il lui faut un autre poilu pour aller chercher la mitrailleuse ; ce sera encore un Breton : Le Cunff, de Lorient.

L'adjudant cherche à les retenir, mais ils font la sourde oreille et les voilà déjà disparus dans le champ de betteraves. Tual observe qu'une quinzaine de fusils sont braqués vers les lignes françaises, mais aucun d'eux ne bouge. La tranchée serait-elle vide ?

Les deux compagnons sautent sur le talus qui la borde : ils se trouvent soudain en face d'une quinzaine de Boches ahuris. Sans leur laisser le temps de se reconnaître, ils tirent dans le tas. Mais Le Cunff disparaît dans la tranchée. Tual, dont les munitions s'épuisent, et qui est surtout préoccupé de la mitrailleuse, l'appelle vainement, ne s'expliquant pas sa disparition. Le Cunff, tout guilleret, reparait bientôt : il a voulu lui aussi avoir une jumelle, et c'est au milieu des cadavres allemands qu'il est allé la chercher, sans souci du danger.

Seulement le temps presse : nos deux vaillants s'attellent à la mitrailleuse et, en dépit des coups de feu des quelques survivants boches et du tir, plus désagréable, d'une tranchée française dont les défenseurs croient à une sortie des ennemis, ils rejoignent triomphants leurs camarades.

Bien qu'aucun encouragement n'ait souligné cet acte de bravoure, Tual continue à se distinguer. Le 5 octobre, il ramène une mitrailleuse française restée aux mains des Allemands et est promu sergent.

Le 7 décembre, il part en patrouille par une nuit épouvantable, avec son lieutenant et un homme porteur de cisailles pour couper les fils de fer. Il s'agit d'amener, si possible, un prisonnier vivant. Dans leur marche rampante, l'officier et le sergent ont dépassé le petit poste ennemi. Tout à coup, cinq ou six coups de fusil retentissent : le soldat qui coupe les fils a sans doute été entendu. Sur la route aux abords de laquelle ils se tiennent au guet, Tual et son officier voient défilé une ombre : c'est une des sentinelles qui va renseigner le poste voisin. Soudain, trois autres coups de feu éclatent et deux ombres apparaissent, courant sur la route. Leur affaire est réglée : le lieutenant et le sergent bondissent chacun sur un homme. L'adversaire de l'officier a la gorge traversée. Tual, qui ne connaît que la consigne, se contente, lui, de piquer son Boche au ventre et de lui intimer le silence le plus absolu. Puis il l'emmène dans nos lignes.

Le prisonnier est conduit au colonel, de là à la brigade, puis à la division, où se trouve le général en chef. Vivement félicité, car la prise est bonne, Tual est nommé adjudant le 8 décembre et décoré de la Médaille militaire le 9.

Tous ces exploits du brave petit gars breton lui avaient valu d'être baptisé par ses camarades « Tual l'Audacieux ».

Quelque temps après il dut, à la suite d'une bronchite, être évacué sur un hôpital à l'arrière.

Après avoir passé un certain temps comme instructeur à Coëtquidan, il repartit pour le front : « Enfin, nous écrivait-il, ça y est, je retourne au feu... »

Hélas ! il n'eut point la mort digne de son grand courage : il fut tué par un éclat d'obus, alors qu'il lisait un journal, au repos...